

*La conquête de Jéricho
avec Josué et les fils d'Israël*

(Jos 5-6, 25)

— E —

Le peuple avait traversé le Jourdain et campait en ce lieu appelé Guilgal, non loin de Jéricho. C'est là que Josué avait dressé les douze pierres qu'il avait prises dans le Jourdain.

Le Seigneur ordonna alors à Josué de se faire des couteaux en silex pour circoncire les Israélites : parce que toute la population mâle, qui était sortie de l'Égypte et qui était en âge de porter les armes, était morte dans le désert ; mais ce peuple-ci, né au désert, n'avait pas été circoncis au cours de la longue marche. Il fut donc circoncis par Josué ; et le Seigneur déclara alors : « Aujourd'hui j'ai ôté de dessus vous le déshonneur de l'Égypte » (selon Jos 5, 1-9).

— X —

Quand on sait qu'être circoncis, c'est accepter de se dépouiller des désirs encore charnels, de cette puissance humaine qui n'est encore qu'impuissance aux yeux de ce que Dieu veut réaliser en l'homme, quand on sait que cet acte consiste à mortifier sa chair, à s'« amputer » de sa prétention humaine pour se tourner résolument vers Dieu, afin de produire un fruit selon Lui, on peut alors se poser la question de savoir pourquoi Moïse, lui, le législateur par excellence, n'a pas circoncis cette génération née au désert. Cela semble anormal. Si Moïse a agi de la sorte, ce n'est certes pas sans raison ! Mais alors, quelle est-elle ?

Certains commentent ce fait comme une négligence par rapport à la Loi ⁽¹⁾, comme la faillite spirituelle des membres du peuple de Dieu, avec une dégringolade au niveau de l'Égypte et donc du païen ; faillite que l'on

¹ L. Segond, dans *Nouvelle édition de la Bible, version revue*, Éd. La société biblique de Genève, 1975, p. 264.

retrouve également dans la vie du chrétien qui ne vit pas selon l'Esprit, qui refuse de s'identifier au Christ.

Mais selon d'autres, notamment mon maître, on peut lire cet événement autrement si on se base sur l'argument du récit lui-même. En effet, quelle est cette génération qui n'a pas été circoncise au désert ? C'est la génération – *insistance sur les mots suivants*– « suscitée » par le Seigneur (selon Jos 5, 7 ⁽²⁾) du milieu de la première génération et qui a cheminé dans le désert pendant quarante ans (selon Jos 5, 6), en suivant la Loi et ses prescriptions, jusqu'à accéder avec Josué au bord de la Terre promise. C'est d'ailleurs de cette communauté-ci que Moïse dira : « Le Seigneur ton Dieu a exterminé du milieu de toi tous ceux qui ont suivi Baal-Péor ; mais vous, qui êtes restés cramponnés au Seigneur votre Dieu, vous êtes aujourd'hui tous vivants » (selon Dt 4, 3-4). Bien qu'incirconcis dans leur chair, Moïse les reconnaissait donc comme attachés au Seigneur. Ces incirconcis (selon Jos 5, 7) vécurent donc des préceptes de la Loi de Moïse pendant cette longue marche. Nous pouvons alors penser à ce que dit saint Paul : « Si donc l'incirconcis garde les prescriptions de la Loi, son incircision ne vaut-elle pas une circoncision (Selon Rm 2, 26) ? » Ou encore : « Le juif n'est pas celui qui l'est au dehors, et la circoncision n'est pas au dehors dans la chair ; le juif l'est au dedans et la circoncision est celle du cœur, selon l'esprit et non selon la lettre » (selon Rm 2, 28-29). D'une certaine manière, on peut alors penser que c'est en « vrai juif » que cette génération vécut au désert, apprenant par ses chutes et rechutes à se détacher spirituellement de l'Égypte, jusqu'à recevoir cette circoncision de Josué.

Cette génération incirconcise dans sa chair, apparemment voulue telle par Moïse puisqu'il ne procéda pas à l'acte, manifestait ainsi que l'essentiel de la pratique est spirituel, que la lettre n'a de portée que si elle est l'expression d'une intériorité qui lui correspond, que le risque inhérent à tout rite est le ritualisme, selon ce que le Seigneur dira par la bouche du prophète Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres alors que son cœur est loin de moi et que sa crainte à mon égard n'est qu'un précepte d'homme, une leçon apprise » (selon Is 29, 13 ; Mt 15, 8 ; Mc 7, 6-7).

Aussi Moïse donnera-t-il un dernier enseignement aux abords de la Terre promise. Il se trouve contenu dans le « Deutéronome », littéralement une « deuxième Loi ». Cette deuxième Loi n'est pas une autre Loi que la première. C'est la même, mais dévoilée autrement : elle donne l'esprit de la première Loi, enseignant que c'est le cœur de l'homme qui doit être circoncis (selon Dt 10, 16), le plus profond de l'être qui doit être converti.

² Sur base de la traduction de É. Osty et J. Trinquet, *La Bible*, Éd. du Seuil, 1973.

Ce peuple, né dans le désert, qui a ainsi cheminé en s'imprégnant de l'esprit de la première Loi, est maintenant circoncis par Josué d'une circoncision qui lui donnera de vivre en Terre promise selon ce qu'enseigne cette deuxième Loi (selon Dt 4, 5).

— E —

Car Moïse avait le pouvoir de faire cheminer et croître cette génération à travers le désert jusqu'à accéder aux abords de la Terre promise, mais non le pouvoir de l'y faire entrer : parce que sa Loi – la Torah– donne au peuple de se découvrir dans ce qu'il est fondamentalement ; elle donne de connaître spirituellement que, malgré la circoncision de la chair selon la Loi, demeure toujours en l'homme une dimension incirconcise, encore pécheresse, qui s'est d'ailleurs exprimée à bien des reprises, jusque dans le péché de Baal-Péor.

La circoncision selon la Torah demeure donc partielle et imparfaite. Les fils d'Israël devaient dès lors « encore une fois » (selon Jos 5, 2) être circoncis : d'une circoncision semblable et pourtant d'un autre ordre ; d'une circoncision qui puisse donner de vivre de la même Loi, mais autrement, car elle devrait dorénavant être vécue en Terre promise.

Le même peuple devait ainsi passer d'une circoncision qui donne de vivre la Loi pour découvrir et connaître son péché (selon Rm 3, 20), à une circoncision opérée par Josué, qui donnera de vivre de l'esprit de cette Loi du désert, mais en Terre promise.

— X —

Quand on sait que Josué est une grande figure du Christ, il n'est pas difficile de reconnaître en cette circoncision la préfiguration de la circoncision ultime et radicale dans laquelle tout chrétien est introduit par le Christ lui-même. C'est ce qu'affirme saint Paul : « Vous avez été circoncis d'une circoncision que la main n'a pas faite, de la circoncision du Christ qui consiste dans le dépouillement du corps de chair, puisque vous avez été ensevelis avec lui par le baptême, dans lequel vous êtes ressuscités avec lui, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (selon Col 2, 11-12).

Josué circoncit en fait la deuxième génération, celle qui entre en Terre promise et qui préfigure la génération suscitée par le Christ, l'Église, qui est composée de circoncis – de cœur– issus du Judaïsme, et des incirconcis des nations – païennes–. Cette circoncision opérée par le Christ donne de pouvoir entrer dans la Terre promise définitive, de pouvoir déjà

vivre dans l'ici-bas du Royaume de Dieu, de ce Royaume en croissance jusqu'à sa pleine manifestation à la Parousie.

En Terre promise, les fils d'Israël devront assumer cette circoncision de Josué, en vivant de la Loi, mais selon ce que Moïse a enseigné à travers le Deutéronome. Certains, dont mon maître, voient dans cette « deuxième loi » une sorte d'évangile avant la lettre, tant il préfigure et annonce la Loi évangélique. Car les chrétiens doivent également assumer la condition dans laquelle ils ont été introduits par le baptême : en vivant en créature nouvelle (selon 2 Co 5, 17) de la Loi évangélique et de son grand commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... » (selon Jn 13, 34) ⁽³⁾.

Cette circoncision établie par Josué marque ainsi le passage d'un mode de vie à un autre : d'une vie avec la Loi pour se préparer à la Terre promise – en faisant mourir la mentalité de l'Égypte qui nous tient au cœur–, à un mode de vie qui donne de vivre de la même Loi, mais avec Josué au cœur de la Terre promise. Ce passage d'un mode de vie à un autre préfigure déjà le passage du Judaïsme au Christianisme ⁽⁴⁾, puisque être chrétien, c'est vivre du Christ, de sa Présence et de sa Loi évangélique, en acceptant la mort aux œuvres de la chair pour qu'adviennent des œuvres selon l'Esprit, des œuvres qui aient déjà valeur d'éternité en ce monde, parce qu'elles sont des œuvres de Dieu lui-même en nous et à travers nous.

En se laissant ainsi circoncire par Josué, le peuple acceptait donc de renoncer définitivement à cette nostalgie de l'Égypte qu'il véhicula encore à travers le désert, pour appartenir pleinement à son Seigneur, pour être totalement à son service, en travaillant dorénavant avec Josué – *insistant*– à l'établissement du règne de Dieu en cette terre à conquérir. C'est dans cette optique qu'il faudra comprendre la conquête très physique de la Terre promise par Josué et son peuple.

³ Oui ! Grand commandement de la Loi que celui de l'Amour, auquel se rattache toute la Loi (selon Mt 22, 36-40) ; commandement nouveau (selon Jn 13, 34), parce qu'il est vécu différemment suivant que le Christ est encore attendu, comme c'est le cas pour le Judaïsme, ou qu'il est là au milieu des siens, dans son Église et à travers sa vie sacramentelle, nous donnant alors d'aimer comme lui aime, pour que nous puissions nous aimer les uns les autres. C'est ainsi que Jésus dira au scribe juif qui manifesta sa grande compréhension spirituelle de la Loi (en Mc 12, 28-34) : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » ; car pour y être introduit, il faut se laisser unir au Christ – se laisser circoncire de la circoncision radicale du Christ–.

⁴ Saint Paul explique très longuement ce passage, notamment dans ses lettres aux Romains et aux Galates.

Quand le peuple fut circoncis et rétabli, le Seigneur déclara : « Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'insulte de l'Égypte » (selon Jos 5, 9). J'ai ôté la honte que vous a faite l'Égypte, pourrait-on dire. La première circoncision ne l'ôtait donc pas ; tandis que celle-ci l'enlève.

Cette circoncision de Josué annonce vraiment celle du Christ : par sa mort et sa résurrection, la honte de l'Égypte est déjà définitivement roulée de dessus nous. Car l'Égypte, avec ses idoles qui entraînent l'homme au péché, n'a plus de prise sur ceux qui sont régénérés dans le Christ. Saint Paul insistera sur le fait que la Vie dans le Christ Jésus nous affranchit de la loi du péché et de la mort (selon Rm 8, 2).

Nous sommes donc déjà libérés de la honte due à l'Égypte, affranchis du péché et de la mort, même si cela n'est encore qu'en germe, définitivement là, mais non encore pleinement épanoui et manifesté. Car, quoique nous soyons hissés au niveau du Christ par les sacrements, nous sommes également encore en chemin, vivant de tout ce qu'a vécu Israël, que ce soit de façon collective ou individuelle. Dans certains de nos actes nous pouvons encore dégringoler au niveau de l'Égypte, de sa mentalité païenne ; dans d'autres actes, vivre les tiraillements du désert, en étant tendus vers la Terre promise – le Royaume de Dieu – tout en reluquant encore du côté de l'Égypte. Dans d'autres moments par contre, nous pouvons vivre de la circoncision du Christ, lorsque, attachés à Lui, nous vivons de sa Vie, aimant de son Amour. Mais tout cela peut encore rester ambigu : quand, dans un même acte, nous vivons aux différents niveaux ⁽⁵⁾.

Nous allons voir que le peuple d'Israël, qui a déjà fait l'expérience de son incapacité à vivre de la Loi au niveau du désert, réitérera en Terre promise cette façon d'être. Il faudra bien du temps, notamment le grand exil à Babylone, pour que son cœur encore incirconcis puisse accepter de s'humilier (selon Lv 26, 41). C'est d'ailleurs annoncé dans le Deutéronome, juste avant son entrée en Terre promise (en Dt 29, 21-27). Mais il y est également dit (en Dt 29, 28 - 30, 20) que Dieu n'abandonnera pas son peuple, qu'il rassemblera les dispersés pour les ramener en cette Terre, et que le Seigneur lui-même circoncira le cœur de son peuple et de sa descendance, pour qu'ils puissent l'aimer de tout leur cœur et de toute leur âme, afin qu'ils vivent (selon Dt 30, 6).

⁵ C'est aussi parce que nous vivons encore de ces différents niveaux du peuple, que nous relisons régulièrement ces récits de l'Ancien Testament dans notre liturgie.

Puisque nous vivons du cheminement de ce peuple, nous pouvons dès lors comprendre que, même si nous sommes hissés dans les sacrements au niveau du Royaume de Dieu, il nous faut aussi accepter que le Seigneur puisse susciter un éventuel exil dans notre vie collective ou personnelle, pour nous faire croître spirituellement selon ce qu'il envisage pour nous.

— E —

Poursuivons ! Ce nouveau peuple, qui est passé par les eaux du Jourdain et a été circoncis par Josué, a alors célébré la Pâque à Guilgal (selon Jos 5, 10). C'est la troisième Pâque qui nous est rapportée dans ce passage de l'Égypte à la Terre promise. La première avait eu lieu à la sortie de l'Égypte, avant le passage de la mer Rouge (selon Ex 12, 12) ; la deuxième dans le désert, au Sinaï, un an après (selon Nb 9, 1-5) ; et la troisième ici à l'entrée de la Terre promise. Cette troisième Pâque « achève » ⁽⁶⁾ ainsi l'Exode du peuple commencé quarante ans plus tôt avec la Pâque vécue en Égypte.

— X —

Cette Pâque, qui achève les Pâques précédentes, préfigure bien celle du Christ. Dans la Pâque définitive qu'il établira, il se réfèrera à la Pâque juive une dernière fois. Au cœur de celle-ci, sur les gestes précis et solennels du rituel juif, les bénédictions prononcées sur le pain et le vin, il greffera les rites sacramentels du culte nouveau ⁽⁷⁾. S'identifiant à l'agneau immolé qu'il faut manger, il supprimera du coup le rite ancien, pour être l'Agneau immolé du culte nouveau qui inaugure le Règne de Dieu : cet Agneau égorgé dont parle abondamment le livre de l'Apocalypse, notamment lorsqu'il est dit qu'il est debout – en signe de résurrection –, et que devant lui on chante un cantique nouveau dans lequel il est dit : « Tu rachetas pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation ; tu as fait d'eux pour notre Dieu une Royauté de Prêtres régnant sur la terre » (selon Ap 5, 6-10).

— E —

Cette Pâque-ci ouvre maintenant aux fruits de la Terre promise qui leur étaient destinés. Ainsi nous est-il dit que dès le lendemain de la Pâque, ils mangèrent du vieux blé du pays, des pains sans levain et des épis grillés.

⁶ Selon ce que suggère le chiffre « trois ».

⁷ Selon *La Sainte Bible ; la « Bible de Jérusalem »*, Éd. du Cerf, Paris, 1955, note « d » sur Mt 26, 26.

La manne cessa alors de tomber. C'en était fini de la nourriture du désert. Et dès cette année-là ils mangèrent des produits de la terre de Canaan (selon Jos 5, 11-12).

— X —

Au seuil de la Terre promise, tous les grands événements qui préfigurent la Pâque définitive du Christ sont ainsi rassemblés : le passage par les eaux – avec l'édification des douze pierres en signe-mémorial éternel–, la circoncision nouvelle, qui est très liée à ce passage à travers les eaux, et la troisième célébration de la Pâque. Ces trois grands thèmes préfigurent bien la Pâque ultime du Christ, celle qui inaugure l'avènement du Royaume de Dieu. On les retrouve dès lors dans la liturgie chrétienne à travers des rites qui actualisent cette Pâque définitive : avec le baptême, passage par les eaux qui est de l'ordre de la circoncision radicale et l'eucharistie.

— E —

Mais cette terre, il fallait maintenant y pénétrer. Aussi Josué devait-il maintenant songer à la conquête ordonnée par le Seigneur.

Levant les yeux, il vit un homme qui se tenait debout devant lui, une épée dégainée à la main. « Es-tu pour ou contre nous ? », lui demanda Josué. Celui-ci répondit : « Je suis le chef de l'armée du Seigneur. » Josué tomba alors la face contre terre et se prosterna. Il attendait ses ordres. Le chef de l'armée du Seigneur lui dit alors : « Ôte ta sandale, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint. »

Ces paroles sont quasi identiques à celles qui avaient été dites à Moïse, quand le Seigneur se révéla au buisson ardent pour l'envoyer libérer son peuple. Il se révélait ainsi à Josué dans une parole similaire, mais sous une forme différente, celle d'un guerrier.

Tout ceci atteste une fois encore que Josué est bien le prolongement conforme de Moïse. Josué va achever la mission qui avait été confiée à Moïse au buisson ardent.

À travers cette théophanie, le Seigneur assurait Josué de son secours : le chef de son armée serait à ses côtés, marchant avec lui dans cette conquête. Mais la vision de cet homme, debout et avec son glaive dégainé à la main, manifestait aussi très clairement que combat il y aurait (selon Jos 5, 13-15).

— X —

Il s'agira de fait d'une conquête très physique, mais que tu devras également comprendre comme l'expression d'un combat spirituel. Il conviendra alors de l'appliquer à l'Église et à chaque chrétien, selon ce que soulignent notamment les évangélistes Matthieu et Luc : « La Loi et les Prophètes ont été jusqu'à Jean ; depuis lors, le Royaume de Dieu est évangélisé et tout homme use de violence envers lui » (selon Lc 16, 16) ; « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant le Royaume des cieux est violenté et les violents le ravissent » (selon Mt 11, 12). Les Pères de l'Église commenteront souvent cette violence. Saint Jérôme nous dit ceci : – *lisant*– « Il nous faut faire une grande violence, nous qui avons été engendrés sur la terre, pour chercher le trône des cieux, et pour posséder par notre vertu ce que ne nous a pas donné notre nature » ⁽⁸⁾. Saint Eusèbe de Césarée dit également que « les hommes ont à livrer un grand combat pour monter au ciel ; en effet, les hommes, revêtus d'une chair mortelle, ont à dompter la volupté et tous les appétits mauvais pour imiter les anges ; comment cela se pourrait-il sans violence ? Quel est celui qui, les voyant travailler péniblement au service de Dieu et mortifier leur chair, n'avouera pas qu'ils se font pour le ciel une véritable violence ? De plus, si quelqu'un considère l'admirable courage des saints martyrs, il reconnaîtra qu'ils sont rentrés violemment dans le royaume des cieux. » Et saint Augustin pareillement : « Ils se font violence pour le royaume du ciel, non seulement en méprisant les biens terrestres, mais – en méprisant également– les discours de ceux qui se moquent de leur dédain pour les choses temporelles » ⁽⁹⁾.

Même si c'est dans une terminologie ancienne, tu peux déjà entrevoir tout ce qui va être en jeu dans les événements qui vont maintenant nous occuper. Il te faudra être et rester attentif à l'interprétation ecclésiale que tu viens d'entendre, pour ne pas te laisser égarer par tes affects ou tes préjugés dans ces récits de conquête que nous allons maintenant aborder.

— E —

La ville de Jéricho était bien barricadée (selon Jos 6, 1). Ses habitants savaient ce que le Seigneur avait fait au Jourdain pour que son peuple puisse passer et arriver jusque dans leur plaine (selon Jos 5, 1).

Le Seigneur déclara à Josué qu'il lui livrait la ville et son roi. Il précisa également comment Josué devait s'y prendre. Les guerriers devraient tourner autour de la ville une fois par jour, pendant six jours.

⁸ Sur Mt 11, 12, dans *Exposition des quatre évangiles par saint Thomas d'Aquin; La Chaîne d'or*, tome 2, Louis Vivès éd., Paris, 1854, p. 118.

⁹ Sur Lc 16, 16 ; *ibid.*, tome 6, p. 226-227.

Pour ce faire, ils se mettraient à la suite de l'arche du Seigneur, qui serait précédée de sept prêtres portant chacun une trompe. Le septième jour, ils feraient sept fois le tour de la ville. La corne de bélier retentirait et tout le peuple pousserait alors un grand cri.

Josué prit toutes les dispositions, selon ce que le Seigneur lui avait dit. Et tous respectèrent ses ordres point par point. Les prêtres marchaient donc en tête avec leur trompe en corne de bélier. Ils étaient immédiatement suivis de l'arche du Seigneur, tandis que les hommes en équipement l'encadraient, avec une avant-garde et une arrière-garde. Quant au peuple, il ne souffla mot jusqu'au septième jour. Tout se passa selon les consignes du Seigneur. Pendant six jours consécutifs, une fois par jour, Josué fit faire le tour de la ville à l'arche du Seigneur, les prêtres sonnait de leur trompe. Le septième jour, s'étant levés dès l'aurore, ils firent sept fois le tour de la ville, toujours selon le même rite. La septième fois, tandis que les prêtres sonnaient de la trompette, Josué dit alors au peuple : « Poussez le cri de guerre, car le Seigneur vous a livré la ville ! » Le peuple poussa son cri, un cri formidable ; et tout le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt, le peuple monta dans la ville, chacun allant devant soi. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent de la ville. Ils appliquèrent l'anathème à tout ce qui s'y trouvait. Car Josué avait déclaré : « La ville sera anathème pour le Seigneur, avec tout ce qui s'y trouve. » Mais Josué avait aussi dit aux deux espions qui avaient reconnu le pays d'aller à la maison de Rahab la prostituée, d'en faire sortir cette femme ainsi que son père, sa mère, ses frères et tous ceux qui lui appartenaient. C'est ce qu'ils firent. Ils mirent ainsi son clan en lieu sûr. On brûla la ville et tout ce qu'elle contenait. Tout fut détruit, sauf l'or, l'argent, des objets en bronze et en fer, que l'on déposa dans le trésor de la maison du Seigneur.

Josué épargna donc Rahab ainsi que son clan. Elle put demeurer au milieu d'Israël (selon Jos 6, 1-25). L'évangéliste Matthieu la cite d'ailleurs dans la généalogie qui aboutira à Jésus Christ (selon Mt 1, 5).

Après un petit silence...

La ville de Jéricho se barricade et reste obstinément enfermée dans son refus d'accueillir l'arche du Seigneur et son peuple. Elle est bien la figure de notre monde qui rejette obstinément Dieu et son Église.

Pendant six jours, le temps pour l'homme de se convertir et de sortir de son refus, Dieu patiente, tandis qu'Israël prêche ostensiblement la pénitence. Il invite Jéricho à laisser entrer l'arche et le peuple dans ses murs. Par ce geste, le Seigneur propose le salut à Jéricho, car il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion.

Et le septième jour, dès l'aurore du jour nouveau, c'est le dernier avertissement. Sept fois, la communauté d'Israël tourne autour de la ville.

Mais Jéricho ne bouge pas. La ville s'enferme ainsi dans son destin et le scelle.

Et alors, une dernière fois, les sept trompettes se font entendre. Sept trompettes, embouchées par sept prêtres, qui résonnent sous les murs de Jéricho pendant sept jours et qui, au septième tour du septième jour, tonnent une dernière fois, annonçant ainsi la fin des résistances des forces du mal. Ces sept trompettes, on les retrouve dans le livre de l'Apocalypse (selon Ap 8-11), où elles annoncent les ultimes calamités et l'imminence du jugement final. Il nous est dit dans le livre de l'Apocalypse qu'au son de la septième trompette des voix clamèrent : « La royauté du monde est acquise à notre Seigneur ainsi qu'à son Christ ; il règnera pour les siècles des siècles... Le Temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel, et son Arche d'alliance apparut dans le Temple; puis ce furent des éclairs, des voix et des tonnerres, avec un tremblement de terre, et une forte grêle (selon Ap 11, 15-19). »

Ainsi, quand les prêtres sonnent de la trompe en ce septième jour et que Josué ordonne au peuple de pousser le cri de guerre – le Nom du Seigneur selon certains commentateurs–, c'est la manifestation éclatante de Dieu par Israël. Les murs de ce monde ne peuvent dès lors que s'écrouler. Car plus rien ne peut encore tenir en ce jour-là.

Mais si tout cela advint, c'est aussi parce que les membres d'Israël eurent foi dans ce que ferait le Seigneur. La lettre aux Hébreux nous dit que « c'est par la foi que les murs de Jéricho tombèrent » (selon He 11, 30). Le peuple manifesta notamment sa foi en s'engouffrant, chacun devant soi, dans l'immense brèche que leur ouvrit le Seigneur en ce jour. Le peuple voua alors la ville à l'anathème, parce qu'on ne pactise pas avec le mal. Les vivants furent exterminés et les biens de ce monde détruits par le feu, à l'exception des métaux nobles qui furent consacrés au Seigneur.

Six jours, puis un septième, au moment où le soleil commence à poindre, avec sept avertissements au son des trompettes, puis la chute avec l'anathème, et enfin la mise au feu de ce qui n'est pas consacré au Seigneur ; autant d'éléments qui annoncent les derniers temps. – *Lisant*– « Ce que préfigurait dès lors la chute de Jéricho, c'est que, dans les derniers temps lorsque viendra la ruine du monde et que les sept plaies célestes frapperont toute la race des hommes avec l'Anti-Christ, par les sept trompettes ou les coupes angéliques, personne en ce monde ne sera sauvé, sinon celui qui sera enfermé dans la maison de Rahab, c'est-à-dire dans l'Église » (¹⁰). La chute

¹⁰ J. Daniélou, *Rahab figure de l'Église*, in *Irénikon*, 22, 1949, p. 41-42. Ce commentaire lie ce récit de Josué et les sept trompettes de l'Apocalypse.

de Jéricho est ainsi une figure éminente du Jugement eschatologique et de la fin de ce monde. Et Rahab amorce le thème qui va courir désormais à travers toute la Bible : celui de la prostituée, de la femme infidèle qui se retourne vers son Seigneur et qui est sauvée par sa foi (selon He 11, 31).

Avec l'avènement du Christ, c'est la fin de Jéricho et de sa mentalité qui est amorcée ; et il nous est déjà dit que tout sera détruit, sinon la maison de Rahab, figure de l'Église, qui se fait ample ⁽¹¹⁾ pour accueillir tous ceux qui veulent s'y réfugier. Ceux qui se tiennent en elle sont en fait comme tous les habitants de Jéricho : ils savent bien que tout ce que contient notre terre est voué à l'anathème (selon Jos 2, 10), mais avec cette différence qu'ils s'en remettent alors à Israël et à son chef Josué.

— X —

Nous voici à nouveau avec des sujets bien brûlants : il s'agit de guerroyer et de vouer à l'anathème. La guerre nous pose déjà question, mais si en plus elle se termine par un acte qui paraît des plus barbare, que penser ? Comment notre Dieu « qui est Amour » (selon 1 Jn 4, 8) peut-il vouloir des actes qui nous semblent si discutables ?

Mais une telle question n'est-elle pas déjà teintée de suspicion ? N'est-on pas déjà en train de faire un amalgame avec tous ceux qui aujourd'hui se réclament de Dieu pour occire sous une forme ou l'autre ? Nous risquons alors de bien vite nous bloquer face à de tels récits et de les reléguer au rayon des textes à proscrire, estimant que de tels actes ne peuvent nous instruire aujourd'hui, que notre Dieu ne peut vouloir de telles choses. Et s'il les permet ou pis, les désire, alors au « diable » tout cela !

C'est vrai ! Comment une telle violence pourrait-elle encore être source d'enseignement ? Et pourtant, si nous nous mettons dans la perspective de tout ce qui précède, ces événements nous indiquent ce que Dieu veut nous révéler et nous faire vivre. À moins de refuser a priori que ce texte biblique est une véritable révélation, nous devons accepter qu'il contient des modalités qui concernent la guerre juste et sainte ⁽¹²⁾ ; modalités concrètes et certes déroutantes, mais qui ouvrent, comme tous les autres événements de l'Écriture sainte, sur un sens spirituel que nous devons mettre en lumière.

Pour pouvoir comprendre l'importance de ces modalités, il faut mettre de côté nos a priori et reconnaître que ces actes violents peuvent avoir un sens, et même être justes. En effet, de quoi s'agit-il ici ? De la

¹¹ Selon ce que suggère le nom « Rahab ».

¹² Dans le contexte actuel, de tels termes doivent bien sûr être expliqués.

conquête de la Terre promise ! Et nous avons déjà entrevu qu'elle est la figure de la conquête du Royaume des Cieux, qui, je te le rappelle, requiert la violence : le Royaume des Cieux doit être forcé et ce sont les violents qui l'emportent, selon ce que nous rapporte saint Matthieu (selon Mt 11, 12). Il faut violenter, déloger, chasser ces géants de la Terre promise qui expriment tout ce qui résiste à Dieu et à l'établissement de son Règne, un Règne d'Amour selon ce que le Christ révèle et accomplit. Mais voilà ! Comment concilier ces réalités apparemment contradictoires ? Il nous faut donc examiner cette conquête de la Terre promise avec l'éclairage ultime du Christ, approcher cette conquête pour nous ouvrir sur un sens qui puisse être vécu dans l'Église, jusque dans chacune de nos existences personnelles, jusqu'au plus profond de notre chair. Car c'est la lettre du récit, respectée dans ce qu'elle est, qui donne accès à l'esprit qui y est contenu. Aussi faut-il nous laisser introduire dans cette lettre sans la refuser a priori. Il nous faut donc essayer de comprendre ce qu'est la guerre dans ce contexte-ci et dans bien d'autres passages bibliques. Je crois qu'il n'est pas vain de demander à Dieu lui-même de nous éclairer, et le supplier de nous donner de pouvoir nous convertir à ce que cette lettre veut nous dire.

La guerre est un thème qui traverse toute la Bible. Elle est un acte violent mené par Israël pour s'emparer de ce qui lui est destiné. C'est un acte qui s'avère nécessaire, parce que cette terre, destinée à devenir le Royaume de Dieu, se trouve sous l'emprise d'un monde hostile au Seigneur, d'un monde qui s'oppose farouchement à son occupation par le peuple élu. Celui-ci doit donc lui aussi prendre les armes et combattre, pour réaliser le dessein de Dieu dans ce monde hostile et armé jusqu'aux dents. La guerre est ainsi la participation du peuple au don de Dieu qu'est cette Terre promise. Dans cet acte les membres de la communauté engagent toute leur vie pour s'y conformer. L'homme n'est donc pas passif par rapport au don de Dieu et ce, en vertu de l'Alliance qui est bilatérale : si Dieu s'est engagé pleinement à faire tout ce qui doit l'être, il veut le faire – *insistant sur les mots « avec » qui suivent*– avec son peuple, avec sa pleine participation : le « Tout » de Dieu et le « tout » de l'homme. Pour faire « 1001 », il faut tout le « 1000 » de Dieu et tout le « 1 » de l'homme.

Dans l'Écriture, le Guerrier par excellence, c'est le Seigneur, selon ce qu'en rapporte un cantique du livre de l'Exode : « Le Seigneur est un homme de guerre, son nom est le Seigneur » (selon Ex 15, 3). Il est le Seigneur fort et puissant dans la bataille, dira un psaume (selon Ps 24, 8). C'est donc Lui qui combat en premier pour son peuple ; aussi a-t-il le nom

de « Seigneur Sabaot », que l'on traduit : « Seigneur des armées » (¹³). On nous parle d'ailleurs d'un « livre des guerres du Seigneur » (en Nb 21, 14). Ainsi, sous les murs de Jéricho, l'Arche sainte est le signe de sa présence au milieu du peuple, et la façon dont les choses nous sont rapportées souligne que c'est Dieu qui fait l'essentiel.

Mais si tout dépend de Dieu, rien ne se fait sans le peuple, qui doit se « laisser faire », en agissant très exactement selon les paroles du Seigneur et selon ce qu'en rapporte son fidèle lieutenant Josué ; et c'est alors la chute de la muraille de Jéricho. Israël, jusque dans ses chefs – ici Josué –, doit donc « combattre les combats du Seigneur » (¹⁴). Oui, les guerres d'Israël doivent être les « guerres du Seigneur » (selon Ex 17, 16). Cet acte qu'est la guerre ne concernera donc pas seulement cette génération-ci en Israël. C'est chaque génération qui devra être aguerrie. C'est ce que suggère un extrait biblique dans lequel il est dit qu'au cœur de la conquête de la Terre promise, le Seigneur laissa subsister des nations, pour mettre à l'épreuve les enfants d'Israël, ceux qui n'avaient pas connu les guerres de la génération précédente. Et le texte ajoute : dans leur intérêt, pour qu'ils puissent apprendre ce que c'est que la guerre (selon Jg 3, 1-2). Et quand on traverse la Bible on peut constater que les figures de guerriers sont nombreuses en Israël : Josué, les Juges, David, les Maccabées. Tous ces hommes, sous diverses formes, s'engageront jusqu'à donner toute leur vie. Il y a donc une guerre juste et sainte lorsque le peuple obéit à son Dieu pour réaliser son dessein. Aussi rencontre-t-on parfois l'expression, « sanctifier la guerre » (selon Jl 3, 9 ; Mi 3, 5), pour, « faire la guerre ».

Avec les Prophètes, les guerres exprimeront de façon plus percutante encore l'affrontement final entre le Seigneur uni à son peuple et les forces du mal qui s'exercent en ce monde : cet affrontement final, qui se vivra à la Fin des temps, où l'on verra la victoire du Seigneur sur les nations liguées contre lui et son Messie (selon Ps 2, 1-2 ; Ps 110, 5-7). Ces « guerres du Seigneur », et donc celle-ci sous les murs de Jéricho, sont ainsi annonciatrices des temps messianiques, avec ce combat ultime entre les forces de Dieu et les puissances du Mal (selon Jl 2, 11 ; Ap 12, 7).

Nous verrons qu'Israël ne pourra assumer valablement ces « guerres du Seigneur ». Il ne parviendra pas à imposer la volonté de son Seigneur en

¹³ C'est la première fois, ici en Jos 6, 16-17, que l'on rencontre cette expression dans la version grecque de l'Ancien Testament – La Septante–. David (en 1 Sam 17, 45) utilisera aussi ce titre pour qualifier Dieu quand il sera devant Goliath et qu'il lui dira : « Toi, tu viens à moi avec une épée, une lance et un javelot ; tandis que moi, je viens à toi au nom du *Seigneur des armées*, du Dieu des troupes rangées d'Israël, que tu as outragé. En ce jour, le Seigneur te livrera en ma main... »

¹⁴ Il en sera de même pour David (en 1 Sa 18, 17).

cette terre. Il faudra l'incarnation de Dieu en Jésus Christ pour que ce combat entre dans sa phase ultime.

Mais avant que n'advienne cette incarnation et pour qu'elle puisse se réaliser selon ses intentions, le Seigneur pétrira son peuple pour que celui-ci puisse mûrir dans sa façon de mener les guerres voulues par lui.

Avec Josué et ensuite avec les Juges qui seront donnés à Israël, le peuple combattrait, muni d'armes bien terrestres. Mais à travers tous les combats menés avec de telles armes, Israël fera l'expérience de son incapacité à venir à bout du Mal. Celui-ci ressurgira encore et toujours, dans les ennemis extérieurs et intérieurs du peuple.

Ce que la communauté découvrira ainsi au cœur de ce qu'elle vit, les générations ultérieures pourront le comprendre en entrant résolument dans la succession de tous ces événements anciens, tels qu'ils sont donnés à travers la Révélation.

Si nous procédons de la sorte, à travers les événements tels qu'ils nous sont rapportés dans la Bible, nous rencontrons alors Samuel, le dernier des Juges et le Prophète qui introduira à la période royale d'Israël. Avec lui, on peut voir se profiler une attitude qui avait déjà été amorcée au désert lors du combat contre Amaleq (Ex 17, 8-16), mais qui est maintenant explicitée et approfondie (en 1 Sa 7). Ainsi, à la différence de ses prédécesseurs – les Juges –, il usera essentiellement de la parole pour mener les combats et les guerres. C'est avec cette arme qu'il proclamera au peuple que pour lutter et vaincre, il faut revenir résolument vers son Seigneur, être tout à lui, jeûner et l'invoquer en faisant offrir un holocauste qui soit agréable à Dieu.

Cette évolution dans la façon de mener les combats et les guerres s'approfondira encore par la suite, tout particulièrement avec le Prophète Élie (¹⁵). Celui-ci sera invité par son Seigneur à entrer dans une nouvelle façon de vivre le Prophétisme. Il ne s'agira plus de le vivre sur le mode de ce qu'il a vécu au mont Carmel, quand il égorga quatre cent cinquante prophètes de Baal (en 1 R 18, 20-40). Le Seigneur le lui signifiera peu de temps après cet épisode, dans une rencontre tout à fait particulière sur sa montagne (en 1 R 19, 8-18). À l'Horeb, Élie vivra, d'une façon tout à fait unique, que le Seigneur passe – et qu'il passera désormais –, non dans un vent grand et fort, ni dans un tremblement de terre, ni dans un feu, mais bien dans la voix d'un silence ténu (¹⁶). Élie sera alors renvoyé en mission, avec un zèle jaloux pareil à celui qui l'animait auparavant pour le Seigneur des armées (selon 1R 19, 14, 10). Mais ce zèle s'exprimera dorénavant dans un prophétisme qui n'aura que la Parole de Dieu comme arme : une arme

¹⁵ Voir ce que nous avons développé dans le livre, « *Par Lui, avec Lui et en Lui* ». Tu as ci-après un résumé de ce qui a été abordé au chapitre : « *Le prophète Élie* ».

¹⁶ Selon l'hébreu. La Septante traduira « la voix d'une brise légère ».

dérisoire aux yeux du monde, mais forte cependant, et même la plus forte parce qu'elle sera imprégnée de Dieu lui-même. C'est avec une telle arme que le Seigneur travaillera à imposer sa Justice. Les Prophètes auront bien sûr à assumer une telle condition. Ces porteurs de Parole divine seront ainsi généralement persécutés et un certain nombre d'entre eux y laisseront leur vie. Le prophète Jérémie sera de ceux-là. Il est d'ailleurs une figure très forte du Christ écrasé par le poids de ce qu'il doit vivre au cœur de son ministère. Mais, et c'est là le cœur du mystère judéo-chrétien, Dieu fera réussir son projet au travers de ces êtres bafoués qui auront accepté d'être et de rester sous l'emprise de sa Parole (¹⁷), jusqu'à ce que ce dessein se réalise pleinement en un homme rejeté qui ne sera que Parole : le Verbe de Dieu fait chair, qui assumera totalement la condition prophétique jusqu'à mourir sur la croix.

Seul, Jésus Christ pourra mener ce combat contre le Malin jusqu'à la pleine victoire, en dépit des tribulations extrêmes. Nous le verrons, notamment dans son agonie (¹⁸) très physique, le lieu du combat spirituel par excellence. Là, il luttera seul contre tous ses ennemis intérieurs ; puis se levant, il ira à la rencontre de ses ennemis extérieurs, ceux qui voulaient l'arrêter et le mener à la mort. Il les combattra réellement, dans sa chair, mais avec des armes qui nous déroutent.

Ces armes, saint Paul les désignera à ceux qui veulent participer au combat de notre Seigneur. Nous avons à revêtir la cuirasse de la foi et de l'amour, et avoir pour casque l'espérance du salut (selon 1 Th 5, 8) ; revêtir l'armure de Dieu, avoir la vérité pour ceinture, la justice pour cuirasse, le zèle à propager l'Évangile de la paix pour chaussures, le bouclier de la foi en main pour éteindre les traits enflammés du Mauvais, le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu (selon Ep 6, 11, 14-17), qui est une épée à deux tranchants (selon He 4, 12). Des armes de combat qui ne sont point charnelles, mais qui ont, pour Dieu, la puissance d'abattre les forteresses (selon 2 Co 10, 4). Saint Paul parlera également de combat au jeune Timothée (1 Ti 1, 18), l'exhortant à devenir un bon soldat de Jésus Christ (2 Ti 2, 3). Il lui manifestera que la vie chrétienne est de l'ordre

¹⁷ C'est, de fait, grâce aux Prophètes que des hommes seront préparés à recevoir le Messie. Ce seront « les pauvres de Dieu », des hommes qui vivront de façon aiguë l'attente du Messie et qui sauront se laisser ouvrir à un Messie qui les déconcertera sans cesse.

¹⁸ « Agonie », un terme qui n'est utilisé qu'une fois, en Luc 22, 44 : « arrivé en agonie plus intensément ». Ce terme « agônia » est apparenté au terme « agôn » qui est traduit par lutte ou combat. On pourrait traduire en Lc 22, 44 : « arrivé en combat plus intensément. » Le verbe « Agônizomaï » est également traduit par « combattre » ; ainsi en Lc 13, 24, « Combattez pour entrer à travers le portail étroit » ; en Jn 18, 36, « ... les miens combattraient pour que je ne sois pas livré » ; mais aussi en 1 Co 9, 25 ; Col 1, 29 ; 4, 12 ; 1 Ti 4, 10 ; 6, 12, « Combats le beau combat (agôn) de la foi » ; et en 2 Ti 4, 7 : « le beau combat (agôn) j'ai combattu. »

d'une aventure militaire avec un engagement inconditionnel (selon 2 Ti 2, 4). À travers les propos de l'apôtre, il apparaît ainsi clairement que si tout cela se vit dans notre dimension corporelle, il s'agit bien sûr d'un combat fondamentalement spirituel.

Nous sommes donc invités à revêtir ces armes apparemment insignifiantes, parce qu'elles sont celles qui triompheront. Ainsi, la parole la plus faible et les actes quotidiens les plus banals sont en fait les plus forts s'ils sont imprégnés de Celui qui est la Parole. C'est donc « par Lui, avec Lui et en Lui » que nous avons à participer au combat de notre Seigneur, persuadés que le Dieu de la paix écrasera bien vite le Satan sous nos pieds (selon Rm 16, 20).

La guerre, comprise selon ce qu'en a vécu le Christ et selon ce que nous enseigne saint Paul, est une réponse de foi du chrétien qui « combat du combat de son Seigneur ». Origène écrit en ce sens : « S'il t'arrive de lire dans les saintes Écritures les combats que livrent les justes, les carnages et les massacres qu'ils font de leurs victimes ; si tu lis que des hommes pieux n'ont aucune pitié pour aucun ennemi... use de la méthode que je viens d'exposer, et comprends que les guerres des justes doivent s'entendre des guerres qu'ils livrent contre le péché. Et comment resteraient-ils justes s'ils conservaient en eux-mêmes le moindre atome de péché ? C'est pourquoi l'Écriture dit : ils ne laissèrent ni un survivant ni un fugitif ⁽¹⁹⁾. »

Ces guerres nous enseignent donc la manière d'agir avec nos ennemis. Il nous faut guerroyer contre tous nos ennemis, selon ce qu'en dit Origène ⁽²⁰⁾ : les Hébreux se servaient d'armes visibles et nous, d'armes invisibles. Ils remportaient la victoire en des batailles corporelles, tandis que nous triomphons dans un combat spirituel. Il nous faut d'abord guerroyer contre nos ennemis intérieurs, violenter et faire mourir tout ce qui résiste à Dieu en nous, pour le lui consacrer comme le fit notre Seigneur Jésus Christ, notamment au moment de son agonie. Ainsi, tout notre être deviendra partie intégrante de ce Royaume de Dieu, tout en nous pourra lui être consacré ; car si nous devons aussi combattre contre les ennemis extérieurs du Christ et de l'Église, il faut savoir également que ces ennemis ne sont que la face visible de ce qui se cache au plus profond de nos propres ténèbres. Nous avons à guerroyer contre la citadelle de Jéricho qui est en nous-mêmes, avant même de combattre la Jéricho qui domine notre monde. Mais il ne faut pas négliger non plus ce combat qui concerne les ennemis

¹⁹ Origène, *Homélie sur Josué*, Sources chrétiennes, 71, Éd. du Cerf, Paris, 2000, p. 239.

²⁰ Sur base d'Origène, *Homélie sur les Nombres*, Sources chrétiennes n. 29, Cerf, Paris, 1951 ; p. 148-152.

extérieurs. Il faut les affronter comme le Christ et l'Église, quand elle marche dans les pas de son Seigneur.

Ce combat est en fait le prélude de l'avènement du Règne éternel de paix. Car si Dieu apparaît comme un guerrier, c'est, en définitive, pour être un « briseur de guerre »⁽²¹⁾. Il veut détruire le mal et établir sa Paix. Mais cela demande de combattre, de guerroyer pour hâter la venue plénière de ce Règne de Paix. Voilà bien le paradoxe : devenir des artisans de Paix (selon Mt 5, 9) au cœur d'un combat violent. Car, si le Christ vient donner sa Paix – qui n'est pas selon le monde– (selon Jn 14, 27), il vient l'apporter au cœur d'oppositions qu'il engendre nécessairement (selon Mt 10, 34-36 ; Lc 12, 51-53), parce qu'il oblige à des choix radicaux (selon Mt 10, 37-39 ; Lc 14, 26-27).

Mais nous ne voulons pas toujours assumer les choix et les guerres qui s'imposent. Nous avons alors parfois la subtilité de nous servir des déviations actuelles ou passées à propos des « guerres saintes » pour nous refuser d'entrer dans tout ce qu'elles peuvent enseigner. Il se pourrait que nous n'en voulions pas parce que nous ne désirons pas guerroyer jusque dans nos vies personnelles, parce que nous refusons de vivre de ces combats qui doivent mortifier notre mentalité et nos corps charnels. Nous préférons souvent accepter quelques compromissions avec le monde plutôt que d'assumer les combats du Christ et de son Église. Ceux-ci doivent d'ailleurs être menés avec des armes tellement insignifiantes qu'ils semblent intenables et comme perdus d'avance.

Et même si nous menons de tels combats, nous ne voyons que rarement les victoires. Le plus souvent, nous sommes amenés à vivre des victoires de l'ordre de la croix, invisibles aux yeux du monde. Nous sommes alors renvoyés à l'essentiel, à notre foi. Nous sommes invités à croire que les combats humainement perdus peuvent être le lieu même de la Victoire divine quand ils sont vécus selon le Seigneur.

Nous avons donc à revenir sans cesse aux fondements de notre foi : croire que le combat de Jésus Christ, qui s'achève avec sa mort en croix et sa résurrection, qui se prolonge et s'actualise dans son Église, est vraiment de l'ordre de la guerre menée par Josué et son peuple contre Jéricho, jusqu'à ce qu'advienne la victoire. Car c'est de cela qu'il s'agit ! La victoire terrestre sur Jéricho n'est que la figure de cette Victoire ultime, spirituelle et céleste, déjà pleinement donnée dans l'événement paradoxal de la Croix glorieuse et qui sera totalement manifestée à la Parousie.

²¹ Cette expression, qui se trouve notamment dans le livre de Judith (en Jdt 9, 7 ; 16, 2), est également présente en Ex 15, 3, dans la version grecque, pour traduire l'hébreu : « Le Seigneur est un homme de guerre ». Le grec précise ainsi le sens spirituel contenu dans l'expression hébraïque.

Avec tout ce que je viens de te dire, tu peux comprendre pourquoi le monde de la guerre est très présent dans le Nouveau Testament ; et que notre histoire, depuis la venue du Christ et jusqu'à sa pleine manifestation, apparaît comme le théâtre de guerres à la fois très physiques et spirituelles (ainsi en Mt 22, 7 ; Lc 11, 21-22 ; 14, 31 ; 1 Co 14, 8 ; et, bien sûr, en Ap 2, 16 ; 9, 16 et ss ; 11, 7 et ss ; 12, 7 et ss ; 16, 14 ; 17, 14 ; et cetera.).

Tu peux également percevoir que ce n'est pas à partir de certaines de nos utopies qu'il nous faut comprendre la portée de la guerre de Jéricho. On se plaît parfois à croire que, l'homme évoluant avec intelligence, de telles guerres pourraient disparaître, que nous pourrions un jour être au-delà de ces contingences barbares. Les hommes sont ce qu'ils sont. Ils guerroyeront encore et toujours contre ce qu'ils ne peuvent accepter (²²).

La guerre de Jéricho est ainsi une figure très concrète de ce qu'est le combat – *insistant*– encore et toujours actuel du Christ Vivant à travers ses disciples. Cette guerre de Jéricho nous introduit dans la véritable teneur du combat ultime engagé avec le Christ – *insistant*– depuis deux mille ans et jusqu'à la Fin des temps.

Cette guerre de Jéricho est donc bien un acte concret accordé aux intentions divines. Si nous acceptons déjà qu'il peut y avoir des guerres justes selon nos critères humains, l'Écriture sainte nous révèle que certaines sont justes et saintes selon le Seigneur (²³) et qu'à travers des événements

²² L'Église sait que notre monde reste encore ce qu'il est tant que le Règne de Dieu n'y est pas pleinement établi. Aussi lit-on dans le dernier catéchisme de l'Église catholique : « Dans la mesure où les hommes sont pécheurs, le danger de guerre menace, et il en sera ainsi jusqu'au retour du Christ » (selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 2317.). Après avoir rappelé de prier pour que Dieu nous libère de cette antique servitude et d'œuvrer pour éviter les guerres, elle en précise les conditions (*Ibid.*, n. 2307-2317). Il faut également reconnaître que même dans le Nouveau Testament on ne conteste pas la nécessité de l'armée. On y trouve même les conditions pour exercer correctement le métier de soldat (en Lc 3, 14). Et ceux-ci sont mis à l'honneur, puisque le premier païen à confesser la divinité du Christ est un centurion romain (en Mt 27, 54) et que le premier païen à entrer dans l'Église est également un centurion – Corneille – dont il est encore dit qu'il avait à sa disposition un soldat pieux (en Ac 10, 1, 7, 22).

²³ Il semble qu'on puisse distinguer au moins trois sortes de guerres. Il y a d'abord les guerres simplement injustes parce qu'elles visent à agresser l'autre au nom d'intérêts qui, d'une façon ou d'une autre, sont égoïstes. Il y a des guerres de défense ou de contre-attaque que nous pouvons justifier humainement, même s'il s'y mêle des intentions moins louables. Je pense notamment au débarquement du 6 juin 44, au D-Day, pour s'attaquer à ce qui est encore considéré comme « un mal absolu », à la pieuvre nazie qui s'étendait sur une grande partie de l'Europe. On savait que ce jour J s'avérait

particuliers parfois sanguinaires, elles réalisent le dessein de Dieu. Ces évènements nous sont rapportés pour que nous puissions en creuser la lettre, pour que nous en découvriions le sens à la lumière de notre Seigneur Jésus Christ, afin de pouvoir vivre de ces guerres et de ces combats dans nos existences personnelles. Encore faut-il accepter de les considérer avec un préjugé favorable quant à la justesse de ce qui est vécu et rapporté.

— E —

C'est dans la même optique qu'il faut comprendre l'acte qui clôture cette guerre de Jéricho et qui consiste à « vouer à l'anathème ». Concrètement, il s'agit, ici à Jéricho, de la mise à mort de tous les êtres vivants. La ville est ensuite passée par le feu tandis que les objets en métal sont consacrés au sanctuaire de Dieu (selon Jos 6, 21 ; 24).

Dans ce geste le peuple remet entre les mains de son Souverain tout ce qui s'est opposé à lui jusqu'au bout, tout ce qui a refusé qu'Israël fasse de cette terre une Terre où Dieu soit reconnu comme l'unique Roi – le seul à pouvoir régner sur l'humanité–.

Il s'agit en fait, dans cet acte qu'est l'anathème, de se séparer et de remettre dans les mains du Seigneur et à son Jugement définitif, tout ce qui s'oppose à son installation, à l'instauration de sa Sainteté en notre monde : tout ce qui ne peut être vécu saintement, tout ce qui reste radicalement coupé de Dieu. Tout ce qui est voué à l'anathème est ainsi « chose sainte », en ce sens qu'elle appartient désormais à Dieu (²⁴).

Cet acte est exécuté par le peuple, mais, contrairement à ce qu'on dit parfois aujourd'hui, c'est un acte voulu par Dieu (selon Jos 7, 10-12 ; 8, 2, 27 (²⁵)). On le retrouve jusque dans les lois de la Torah et les prescriptions de Moïse (selon Jos 11, 10-12). Il concerne l'idolâtre (selon Ex 22, 19) et tout ce qui peut engendrer l'idolâtrie (selon Dt 7, 26).

Cet acte, voulu par le Seigneur et accompli par son peuple, est donc lié à l'établissement du Royaume de Dieu en cette Terre promise. Cette

nécessaire, mais qu'il entraînerait le sacrifice de bien des vies humaines, militaires et civiles. Et il y a dans l'Écriture des guerres saintes, qui sont de véritables combats du Seigneur. Il nous faut accepter de les voir comme des « mystères » à approfondir pour nous faire entrer dans une démarche de combat, mais à la suite de notre Seigneur Jésus Christ. Il a assumé ces guerres au cœur de son existence personnelle et il en a révélé toute la portée spirituelle à vivre dans le concret de nos existences particulières.

²⁴ Selon Lv 27, 28-29 : littéralement « toute chose vouée sera très sainte, au Seigneur ».

²⁵ Il est même dit qu'il peut en être lui-même l'auteur. Dans nos bibles, le dernier verset de tout l'Ancien Testament, en hébreu, dit littéralement : « Voici Moi – le Seigneur – envoyant pour vous Élie le prophète... Il fera revenir le cœur des pères... de peur que je vienne et que je frappe le pays d'un anathème. »

installation ne tolère aucun compromis avec ceux qui resteraient idolâtres ; elle ne supporte pas de garder ce qui engendrerait à nouveau l'idolâtrie. Ainsi est-il dit dans le livre du Deutéronome : « Quant aux villes de ces peuples que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, tu n'en laisseras rien subsister de vivant. Tu les voueras à l'anathème, ainsi que l'a commandé le Seigneur ton Dieu, afin qu'ils ne nous apprennent pas à pratiquer les abominations qu'ils observent pour leurs dieux » (selon Dt 20, 16-18).

Éliminer l'idolâtre et tout ce qui conduit à l'idolâtrie, telle est la clé de compréhension de cet acte à accomplir en Terre promise : parce que Dieu seul doit y régner – selon ce que nous, les chrétiens, nous demandons quand nous disons « Que ton règne vienne » ou « Délivre-nous du Mal » –.

Aussi l'anathème est-il strictement applicable à Amaleq (selon 1 Sa 15, 1-3), à propos de qui le Seigneur avait déjà dit au désert : « *J'effacerai* la mémoire d'Amaleq de dessous les cieux » (selon Ex 17, 14). Il est, nous l'avons déjà vu, une figure de Satan, Prince de ce monde qui doit être jeté dehors (selon Jn 12, 31), pour que puisse régner Celui que le Seigneur a élevé (selon Ac 5, 31), Jésus Christ, le Prince des rois de la terre (selon Ap 1, 5). Mais cet anathème qui doit concerner Amaleq, ne s'accomplit qu'avec la pleine collaboration du peuple, selon ce que dit encore le livre du Deutéronome : « Lorsque le Seigneur t'aura établi dans le pays qu'il te donne en héritage, *tu effaceras* la mémoire d'Amaleq de dessous les cieux » (selon Dt 25, 19).

« *J'effacerai* » dit le Seigneur ; mais « *Tu effaceras* » dit-il à Israël, en exerçant l'anathème. L'anathème est donc bien un acte qui marque la collaboration de l'homme à ce que Dieu veut, pour que cette terre, donnée en héritage aux tribus d'Israël, devienne vraiment le Royaume de Dieu. Et pour cela, le peuple de Dieu, sous les ordres de son chef Josué, doit travailler à éradiquer tout ce qui en ce monde demeure « satanique », « diabolique » (²⁶). L'anathème est donc un acte « religieux ».

Quand on écoute le livre de Josué on a l'impression que des populations entières sont exterminées. Et pourtant, un peu plus tard, on retrouve ces habitants dans le pays (²⁷).

Pour comprendre, il faut savoir que si l'extermination peut consister en l'élimination physique, elle peut également recouvrir d'autres formes : ainsi, le fait d'être assujetti, de ne plus avoir ce statut propre qui s'opposait à Israël et à son Dieu. On peut alors comprendre que des populations soient

²⁶ « Satanique », selon le terme hébreu qui signifie littéralement : « adversaire » de Dieu et son dessein. Le terme « diabolique » a une connotation complémentaire : selon le sens des termes grecs sous-jacents, c'est ce qui est « jeté » « à travers » ; tout ce qui se présente pour faire chuter celui qui cherche à vivre de Dieu.

²⁷ Voir notamment Jos 23, 7 ; Jg 2, 12.

dites éradiquées alors qu'elles sont encore bien présentes. Il y a ainsi des expressions du livre qui indiquent clairement qu'il y a des étrangers qui sont présents jusqu'au milieu des rangs d'Israël. Notamment, quand il est dit que Josué lit les paroles de la Loi en présence d'Israël – *insistant*– et de l'étranger qui marche au milieu du peuple (selon Jos 8, 32-35). Quand il est dit que « des étrangers marchent au milieu du peuple », cela signifie qu'il y a eu un accueil du Dieu d'Israël par ceux-ci, à l'instar de ce que fit Rahab. S'étant ouverts et convertis au Dieu d'Israël, « ils sont assujettis ». Ce qui en eux pactisait avec le Mal, ce qui en eux s'opposait à l'établissement du Règne de Dieu a alors été « voué à l'anathème », remis entre les mains de Dieu. L'anathème prend déjà ici une « autre coloration. »

— X —

Une nouvelle fois nous pouvons être choqués par la lettre du récit. Mais ici encore il nous faut accepter de partir du texte, sans l'édulcorer, pour tenter d'en atteindre le sens profond qui est spirituel. Il nous faut entrer dans cet événement, semblable à certaines coutumes barbares de l'époque diront certains, mais dont on nous dit qu'il est voulu par Celui qui ne se réjouit pas de la perte des vivants (selon 7, 11 ; 8, 2, 27 ; Sg 1, 13), ce qui est pour le moins paradoxal ⁽²⁸⁾. Mais voilà ! Acceptera-t-on de creuser ce paradoxe, et donc cet événement, même s'il nous bouscule, pour en approfondir la lettre et dégager le sens inspiré par Dieu. Car si nous restons bloqués sur la lettre de l'événement, jusqu'à éventuellement nous rebeller contre elle, nous serons incapables d'approfondir correctement le récit. La lettre devient alors comme un arbre qui nous empêche de voir la forêt. Refuser la lettre, parce qu'elle ne correspond pas à notre mentalité, c'est nous rendre incapables d'accéder au sens spirituel qu'elle contient. Le sens spirituel ne peut qu'émerger de la lettre, et donc de l'événement tel qu'il nous est rapporté.

Car cet anathème exécuté ici à Jéricho, on le retrouve, même si c'est autrement, dans le Nouveau Testament, et donc avec l'avènement du Christ. Le refus du Seigneur a pour conséquence l'anathème, selon ce que dit saint Paul : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème » (selon 1 Co 16, 22) ; séparé de la communauté, remis dans les mains de Dieu et réservé à son jugement final.

²⁸ Le fait que cet acte soit voulu par Celui qui ne se réjouit pas de la perte des vivants, doit au moins nous suggérer que cette pratique ne peut en aucun cas être assimilée à d'autres pratiques barbares, mêmes identiques dans les apparences ; un peu selon ce que l'on a déjà vu avec le sacrifice d'Abraham, qui ne peut pas être mis sur le même plan que les pratiques rituelles des païens de l'époque.

Si nous prenons à la lettre cet acte qu'est l'anathème et que nous le creusons dans la perspective de ce qu'enseigne l'Église depuis ses origines, nous pourrions au moins constater qu'il nous invite à prendre très au sérieux notre existence et sa finalité.

Car tout en cette création doit devenir « saint » : être pleinement imprégné de la sainteté de Dieu. Notre vie terrestre nous est donnée pour entrer dans ce mouvement de sanctification de nous-mêmes et du terrestre. Nous avons à nous laisser plonger dans la sainteté de Dieu, devenir saint comme lui est saint (selon Lv 11, 44-45 ; Lv 19, 2 ; Lv 20, 7, 26 ; Mt 5, 48 ; 1 Pi 1, 15-16).

Tout en notre monde et en nous-mêmes est destiné à être remis entre les mains de Dieu, afin qu'Il puisse régner sur toute sa Création. L'Écriture nous enseigne sous diverses formes, et notamment à travers l'anathème, que nous n'avons que deux façons d'être remis entre ses mains : soit dans l'acceptation, le consentement, comme Israël, même si c'est avec bien des réticences, comme ceux qui, à l'instar de Rahab, se confient à Israël et à son Seigneur ; ou au contraire en nous installant dans un refus qui peut se durcir jusqu'à devenir définitif, comme le font ceux de Jéricho, et en ce cas nous sommes voués à l'anathème. Car en nous créant, Dieu nous permet de nous barricader et de nous enfermer comme ceux de Jéricho, dans un refus radical de son Être et de tout ce qu'il veut partager avec nous. Mais en ce cas également, nous dit l'Écriture, nous serons remis entre ses mains. Car l'anathème exercé ici par le peuple de Dieu manifeste que, d'une façon ou d'une autre, tout est ou sera nécessairement remis à Dieu et à son Jugement définitif. Cet acte qu'est l'anathème fonctionne donc ici comme un révélateur : notre refus peut engendrer le fait d'être séparé radicalement de la communion avec le peuple de Dieu, parce qu'on refuse de participer à la Sainteté de son Seigneur, et de ce fait être remis à Dieu et à son jugement ultime (²⁹).

Le Seigneur ne se réjouit pas de la perte des vivants, mais l'anathème qui s'exerce ici à Jéricho signifie pour nous qu'il prend très au sérieux la responsabilité que nous avons à assumer. Car ce qui se passe ici à Jéricho est une réalité bien physique, avec un anéantissement corporel évident. Mais elle n'est encore que le prélude d'une autre réalité, ultime celle-là : le refus radical de Dieu qui peut se solder par la mort éternelle, selon ce que disent notamment les évangiles de saint Matthieu

²⁹ Ce thème, le « hèrem » en hébreu, traverse toute la Bible. Nous avons entendu que notre Ancien Testament se termine par ces propos : « Rappelez-vous la Loi de Moïse... Voici que Je vous envoie Élie, avant que vienne le Jour du Seigneur, grand et redoutable. Il convertira le cœur des pères ... de peur que Je ne vienne frapper le pays d'anathème » (selon Mt 3, 22-24).

et de saint Jean : « Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement » (selon Jn 5, 28, 29). « Les uns s'en iront à la peine éternelle tandis que les autres à la vie éternelle » (selon Mt 25, 31-46).

Cette peine éternelle, décrite dans le livre de l'Apocalypse comme un étang brûlant de feu et de soufre, est « la seconde mort » (selon Ap 21, 8). C'est cet état que nous appelons communément « l'enfer ». L'enfer « c'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux » ⁽³⁰⁾. Il y a « séparation éternelle d'avec Dieu en qui seul l'homme peut avoir la vie et le bonheur pour lesquels il a été créé et auxquels il aspire » ⁽³¹⁾.

Tout ce que nous dit la Révélation, à travers l'anathème ou d'autres choses, et tous les enseignements de l'Église qui les prolongent et les actualisent, sont un appel pressant à la conversion ⁽³²⁾. Car, selon le Catéchisme, le Seigneur ne prédestine personne à l'enfer ; il faut pour cela une aversion volontaire à l'égard de Dieu dans laquelle on persiste jusqu'à la fin ⁽³³⁾.

L'anathème et la réalité de l'enfer font facilement remonter en nous les fantasmes d'un Dieu terroriste. Mais, aussi déconcertant que cela puisse paraître, ces réalités sont aussi des dons de Dieu, selon ce qu'en disaient, je crois, certains Pères de l'Église. Cela peut sembler aberrant, et pourtant ! En y regardant de plus près, tu peux constater que l'anathème doit avoir une vertu pédagogique en ce qui nous concerne, et que la réalité ultime sur laquelle l'anathème débouche, l'enfer, peut être vue comme un don de Dieu, en ce sens qu'il nous donnera de vivre éternellement les choix que nous aurons voulu faire.

Cette réalité de l'enfer, que nous avons tendance à esquiver aujourd'hui, est une marque de profond respect pour ce que nous sommes et voulons être. Dieu, en nous créant capables de véritables choix, prend le risque de nous voir le refuser éternellement. Et lui, dans le plus profond respect de ce que nous sommes, consent à nous laisser choisir cette éventualité ⁽³⁴⁾. Mais il nous est alors signifié, de différentes

³⁰ Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 1033.

³¹ *Ibid.*, n. 1035.

³² *Ibid.*, n. 1036.

³³ Selon le n. 1037. L'Église prie, bien sûr, pour que personne ne se perde (n. 1058) parce que « Dieu veut que tous soient sauvés » (selon 1 Tim 2, 4). « Il n'y a, il n'y a eu et il n'y aura aucun homme pour qui le Christ n'ait pas souffert » (n. 605 ; et selon 1 Jn 2, 2 : « Victime de propitiation pour les péchés du monde entier »).

³⁴ L'enfer est la nécessaire réalité ultime sans laquelle nous n'aurions pas la liberté de choix face à Dieu. Dieu veut des êtres qui l'accueillent librement. Si nous ne voulons

façons à travers les nombreux évènements bibliques, que nous aurons aussi à vivre les conséquences d'une telle option : être coupé définitivement de Celui qui est le seul à pouvoir étancher cette soif de divin qui est inscrite en nous depuis les origines, et donc rester éternellement assoiffé. C'est ce qui est exprimé de différentes façons, notamment dans le livre de l'Apocalypse, quand il est dit : « Voici que je fais toutes choses nouvelles. Ces paroles sont certaines et véritables. À celui qui a soif, je donnerai gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je serai son Dieu et lui sera mon fils. Mais pour les lâches, les incroyants, ceux qui se souillent avec des abominations, les assassins, les fornicateurs, les magiciens et les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera d'être plongés dans l'étang brûlant de feu et de soufre » (selon Ap 21, 5-8). Notre Seigneur Jésus Christ a des propos de même ordre : « Allez loin de moi, maudits (³⁵), dans le feu éternel qui a été préparé pour le Diable et ses anges » (selon Mt 25, 41) – pour Amaleq et ses sbires, parmi lesquels nous pouvons être comptés si nous le voulons vraiment–.

Sur base de ce qui précède, il est donc clair que nous sommes invités à être comme Rahab, qui écoute les envoyés de Josué et s'en remet à eux, qui confie son destin entre les mains de Josué et son peuple. Nous aussi, nous avons à écouter les envoyés de notre Seigneur Jésus Christ, en recevant leurs paroles pour nous tourner du côté de Dieu, nous en remettant ainsi à sa Sainteté, en consentant à mourir à nos vues encore idolâtriques pour entrer dans celles du Seigneur, et faire ainsi sa Joie.

Et surtout, ne nous conformons pas à Jéricho qui se barricade en ses murs, comme nous risquons parfois de le faire, notamment en nous fermant à la lettre du récit, jusqu'à nous persuader, et éventuellement en persuader d'autres, qu'il faut relativiser ce qui touche à l'anathème. Recevons plutôt les paroles de saint Paul qui nous dit : « Si quelqu'un vous annonce un évangile qui s'écarte de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème » (selon Ga 1, 9).

absolument pas de lui, il nous « donne » de pouvoir vivre éternellement séparés de sa présence. Pour illustrer cette éventualité, imagine qu'on t'oblige à passer le restant de tes jours dans une pièce avec quelqu'un que tu détestes et que tu détesteras toujours. Ne préféreras-tu pas être séparé de lui, pour ne pas avoir à le côtoyer ? Eh bien ! Dieu consent à accepter cette éventualité ; et aussi curieux que cela puisse paraître, c'est le comble de l'Amour : aimer jusqu'à laisser l'autre être aux antipodes de son désir initial, jusqu'à accepter de le voir être radicalement séparé de sa présence.

³⁵ Ceux qui sont voués à la « mal-édiction divine » : non que Dieu veuille notre « malheur » ; mais bien parce que nous nous sommes engagés dans la voie du Mal, jusqu'à vouloir y rester éternellement.

« Si quelqu'un vous annonce un évangile qui s'écarte de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème » ; c'est d'ailleurs dans ce cas que l'Église exerce encore l'anathème aujourd'hui, avec l'acte d'excommunication. Dans cet acte en effet, la personne est écartée de la communion ecclésiale. – *Lisant*– « Dans le cadre de la communauté chrétienne, animée par l'esprit de pardon et d'amour fraternel, on recommande de reprendre en privé le frère qui a péché et de ne se résoudre à l'anathème qu'après l'échec de toute médiation (Mt 18, 15-17). La parabole de l'ivraie invite d'ailleurs à réserver le jugement à Dieu qui seul possède le discernement nécessaire (Mt 13, 24-30 ; 38-40) ⁽³⁶⁾. Le but d'une telle discipline est d'amener autant que possible le coupable à la repentance ; même si l'exclusion doit être appliquée, elle restera temporaire et mesurée (2 Co 2, 6-11). On opère également une distinction entre la vie actuelle et le destin futur du coupable : l'épreuve de l'anathème concerne le corps et ne prive pas du salut ⁽³⁷⁾ » ⁽³⁸⁾.

L'anathème ecclésial, ainsi posé, est un acte d'amour doté d'une valeur pédagogique certaine. C'est un acte d'amour, parce qu'il n'y a pas d'amour sans « être en vérité ». Il est juste de manifester à celui qui se fourvoie dans sa foi qu'il s'écarte de ce que Dieu révèle à travers son Église, et donc qu'il se coupe de la communion ecclésiale. C'est également un acte pédagogique, parce que le but est de vouloir reprendre et sauver celui qui s'égare, mais également de protéger les membres de la communauté, particulièrement les plus faibles.

Bien sûr, notre mémoire collective est chargée de toutes les dérives qui ont pu exister en ces matières, tant il est vrai que l'homme garde cette possibilité de dénaturer les actes voulus par Dieu. Tous les actes demandés par le Seigneur mais qui ne sont pas vécus sous la mouvance de l'Esprit sont très rapidement avilis par l'homme.

Pour en terminer à propos de l'anathème, venons-en à quelques considérations qui pourront directement nous concerner, à savoir qu'il nous faut également pratiquer l'anathème au cœur de notre existence

³⁶ Même si l'Église participe à ce jugement, selon le niveau qui est le sien, en vertu du pouvoir conféré par le Christ : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (selon Mt 16, 19 ; 18, 18) ; les mots *lier* et *délié* signifiant notamment : « celui que vous excluez de votre communion, celui-là sera exclu de la communion d'avec Dieu ; celui que vous recevrez de nouveau dans votre communion, Dieu l'accueillera aussi dans la sienne » (Selon *Catéchisme de l'Église catholique*, Éd. Racine et Fidélité, 1998, n. 1445).

³⁷ C'est ce que suggèrent certains versets de saint Paul. Ainsi en 1 Co 5, 5 : « Que cet individu soit livré à Satan pour la perte de sa chair, afin que l'esprit soit sauvé au Jour du Seigneur » ; de même en 1 Tim 1, 20 : « (Eux) que j'ai livrés à Satan pour apprendre à ne pas blasphémer ».

³⁸ *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Brepols, 1987, p. 56.

personnelle, en vouant à l'anathème tout ce qui ne peut être vécu saintement, selon ce que nous dit Origène : – *lisant*– « Veillez à ne garder en vous rien qui soit du siècle, de peur d'apporter avec vous, à l'assemblée des fidèles, les habitudes, les vices, les compromis qui viennent du siècle ; mais que vous soit anathème tout commerce avec le siècle. Ne mêlez pas les choses du monde avec celles de Dieu » (³⁹). C'est dans cette optique qu'on peut également approfondir des recommandations telles que celles formulées dans l'évangile de saint Matthieu : « Si ton œil droit est pour toi occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi : il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne. Et si ta main droite est pour toi occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il est plus avantageux pour toi de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps s'en aller dans la géhenne » (selon Mt 5, 29-30).

³⁹ Origène, *Homélie sur Josué*, Sources chrétiennes, 71, Éd. du Cerf, Paris, 2000, p. 205.